

KERNASCLÉDEN



TEXTE DE J. DANIGO

Dans la même collection

aux Editions JOS Le Doaré, Châteaulin

LÉGENDES ET HISTOIRE

LÉGENDE DU MENEZ-HOM,
texte de Bernard de Parades.

LÉGENDES ET VÉRITÉ SUR LA VILLE D'YS
texte de Joseph Philippe.

LÉGENDES ET VÉRITÉS SUR LE ROI ARTHUR,
texte d'Alain Breut.

LÉGENDES DE LA VALLÉE DE L'AULNE,
recueillies par des élèves du Lycée de Châteaulin

LES GRANDS SAINTS BRETONS

SAINT CORENTIN,
texte de R.E. Doise

SAINT HERVÉ,
texte de Marie Berthou.

SAINT GILDAS,
texte de Michel de Galzain.

SAINT GUÉNOLÉ,
texte de P. de la Haye.

SAINT POL DE LÉON
texte de Y. P. Castel.

SAINT RONAN,
texte de R.E. Doise.

SAINT YVES,
texte de P. de la Haye.

KERNASCLÉDEN

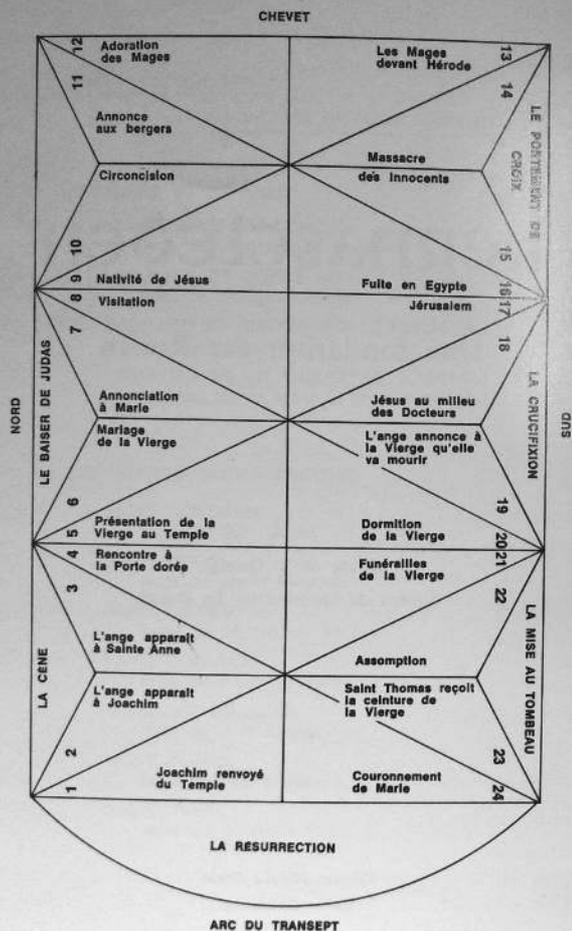
Une fondation des Rohan

Texte de J. Danigo

Photos de Dominique Le Doaré

Editions JOS Le Doaré
29150 Châteaulin

SCHEMA DES FRESQUES DU CHŒUR



KERNASCLÉDEN

« Si l'on veut savoir ce qu'est véritablement une chapelle bretonne du XV^e siècle, ce que les Bretons de ce temps entendaient y mettre d'art, de poésie, de piété, il faut visiter Notre-Dame de Kernasclédén ». Ainsi s'exprimait A. de la Borderie, au siècle dernier. Déjà Cayot-Delandre l'avait donnée comme « la plus coquette expression de l'art ogival dans notre contrée » et Guillotin de Corson renchérit en la déclarant « la perle des chapelles du diocèse de Vannes ». Archéologues, artistes, simples touristes sont unanimes à considérer l'église de Kernasclédén comme un des chefs-d'œuvre de l'art breton. Et pourtant, il y a peu, elle n'était encore qu'une simple chapelle de la paroisse de Saint-Caradec-Trégomel et l'on se demande comment a pu s'épanouir, en pleine campagne, à l'écart des grand'routes d'autrefois, cette fleur de pierre qui tient plus de la rose que de l'églantine.

UNE FONDATION DES ROHAN

La réponse à cette question relève de l'histoire. René Couffon parle d'une dotation de 40 sols faite, en 1428, par Marguerite de Bretagne, la première femme d'Alain IX de Rohan à la chapelle de Kernasclédén. Mais le document capital est une bulle du pape Martin V, datée du 13 mai 1430. Le pape s'en remet à l'évêque de Vannes, Amaury de la Motte, pour donner une suite favorable à une requête de ce même Alain IX, vicomte de Rohan, qui se proposait de fonder deux bénéfices pour le service de la chapelle, à condition qu'on lui reconnût le droit de patronage et la faculté de désigner les titulaires.

LA CONSTRUCTION DE LA CHAPELLE :

Des termes de cet acte on peut induire qu'à cette date existait déjà une chapelle, « au lieu de Kernasclédén, dans la paroisse de Trégomel ». Elle s'élevait sur un terrain donné jadis par les ancêtres d'Alain et lui-même avait cédé de sa terre pour établir un hospice destiné à héberger les pauvres et les miséreux qui affluaient en ce lieu.

Selon toute vraisemblance, il s'agit d'un édifice antérieur à celui que nous connaissons mais la chapelle actuelle ne tarda guère à être mise en chantier, si ce n'était chose déjà faite. On a relevé, à la croisée du transept, les armes mi-parties de Bretagne et de France qui ne peuvent se rapporter qu'à l'alliance de Jean V, duc de Bretagne, avec Jeanne de France, fille du roi Charles VI. Cette princesse mourut en 1433, ce qui donne à croire qu'à cette date la nef et le transept étaient déjà terminés.

Comme le montre le style, le chœur ne fut construit qu'un peu plus tard. Une inscription latine en caractères gothiques, encastrée dans le mur nord précise que la chapelle fut consacrée par Yves de Pontsal, évêque de Vannes, le 2 septembre 1453. Elle comporte une addition en français : « ET LA (L'AN) LXIII (64) FUT VOULTÉ P.P. ET J. LES BAIL R (ECTEUR) E (en) CELY (CELUI) TRES (TEMPS) J. FEGEAR ». C'était donc en 1464 et l'on doit considérer que, pour lors, le gros-œuvre avait été mené à bonne fin.

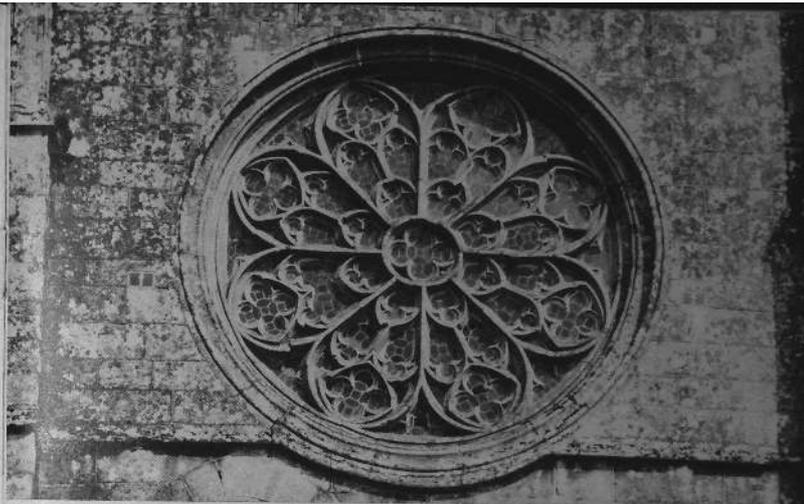
LES CONCOURS PRINCIPERS

Œuvre du XV^e siècle, la chapelle de Kernasclédén est presque contemporaine de celle de Saint-Fiacre du Faouët et du même style. De là vient la légende selon laquelle les anges transportaient alternativement les outils d'un chantier à l'autre et une équipe d'ouvriers se reposait pendant que l'autre travaillait.

Plus encore que sa voisine, elle a bénéficié des patronages les plus prestigieux. Aux clés de voûte du chœur figurent les écussons pleins de Bretagne et de Rohan et un troisième écartelé de Rohan et de Navarre. Le duc de Bretagne François II et le vicomte Jean II de Rohan ont dû apporter leur aide financière comme aussi les sires de Guéméné dont la souche remonte à Charles de Rohan qui épousa Jeanne de Navarre. La paroisse de Saint-Caradec relevait de la vicomté de Rohan mais, en 1448, Alain IX, en mal d'argent, l'avait hypothéquée à son cousin Louis de Rohan-Guéméné et plus tard, à une date inconnue, elle fut incorporée à la seigneurie qui deviendra la principauté de Guéméné. Il ne faut donc pas s'étonner si la chapelle de Kernasclédén s'est donné un air aristocratique qui la distingue de ses compagnes plus rustiques.

LES PRÉÉMINENCES DES ROHAN-GUÉMENÉ

Une cloche, fondue en 1689, et qui existe toujours, est frappée des neuf mâcles des Rohan. A la veille de la Révolution, dans un aveu de 1787, le général de la paroisse reconnaît et énumère les droits et



Une grande rose rayonne dans le mur du transept.

les prééminences du prince de Rohan-Guéméné sur la chapelle de Kernasclédén. Les rentes qui lui sont dues sont minimes mais il est bien spécifié que l'on voit « au pommeau ou clef du second montant en cintre soutenant le faite de la nef de ladite chapelle et vis-à-vis du maître-autel d'icelle, neuf mâcles gravées en bois pour armoiries distinctives ». Est mentionnée aussi « l'obligation de faire dire à perpétuité une messe basse, avec prières et oraisons à la fin, à toutes les fêtes de la Vierge, à l'intention dudit seigneur prince de Rohan et des siens dans ladite chapelle, où l'on est d'usage de faire prières aux prônes des grand-messes qui s'y célèbrent, les dimanches et fêtes, pour ledit seigneur de Rohan, comme seigneur haut justicier et suzerain, et de lui rendre et faire tous et tels autres devoirs et honneurs que sa dignité et celle de son fief le requièrent, lorsque lui et les siens assistent dans ladite chapelle aux offices divins ».

Jusqu'à la Révolution, les armes des Rohan étaient affichées en divers endroits, notamment sur la façade méridionale de la chapelle où se voient de nombreux blasons mutilés.

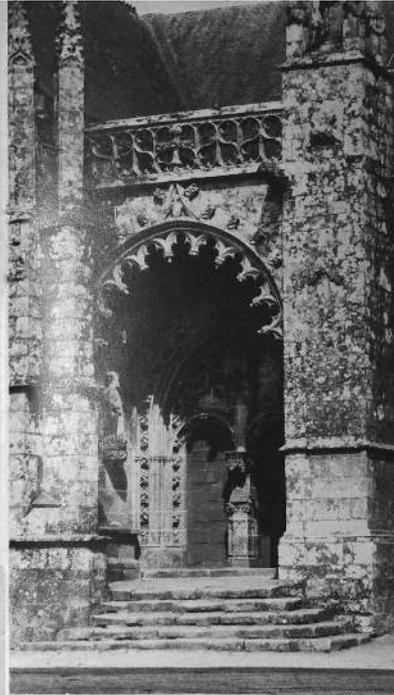
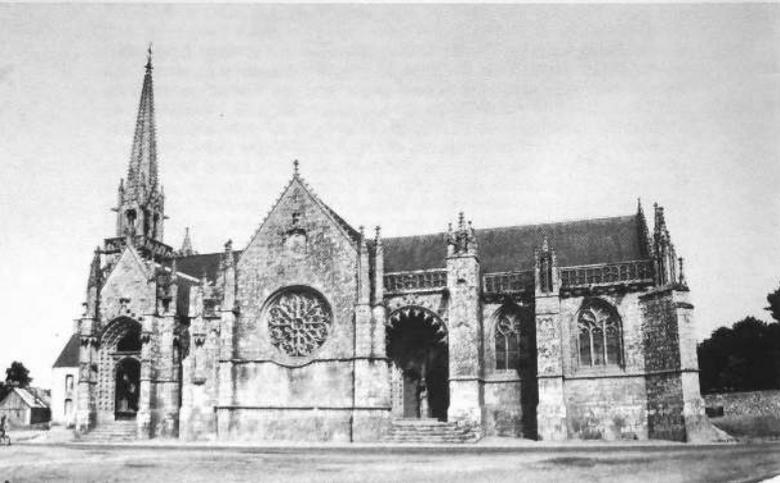
UNE GRACIEUSE CONSTRUCTION DE GRANIT

Au premier regard, l'église de Kernasclédén donne l'impression d'une grande et belle unité. Patiné par le temps, le granit présente une teinte grise marbrée de lichens. L'édifice s'allonge, en forme de croix latine, avec cette particularité que le transept le coupe en son milieu, laissant trois travées pour la nef et trois autres pour le chœur. Un seul bas-côté au nord accompagne la nef mais un porche très ample lui fait pendant au midi. Le chœur est flanqué de deux collatéraux et, à la sacristie correspond un second porche. La construction s'équilibre parfaitement. Elle est typique du XV^e siècle, à cette réserve près qu'on l'a voulue plus soignée, plus ornée, plus riche que toutes les autres chapelles.

UN CHEVET SIMPLE ET HARMONIEUX

Le chevet plat reste sobre. Il s'étale largement sous le triangle du pignon déjà animé de crosses végétales mais les lignes verticales sont nettement affirmées grâce aux quatre puissants contreforts à pinacles multiples. Entre eux s'inscrivent trois fenêtres en arc brisé dont les ajours flamboyants allègent cette façade qui aurait pu paraître un peu

La dentelle de granit festonne...



...le porche des hommes

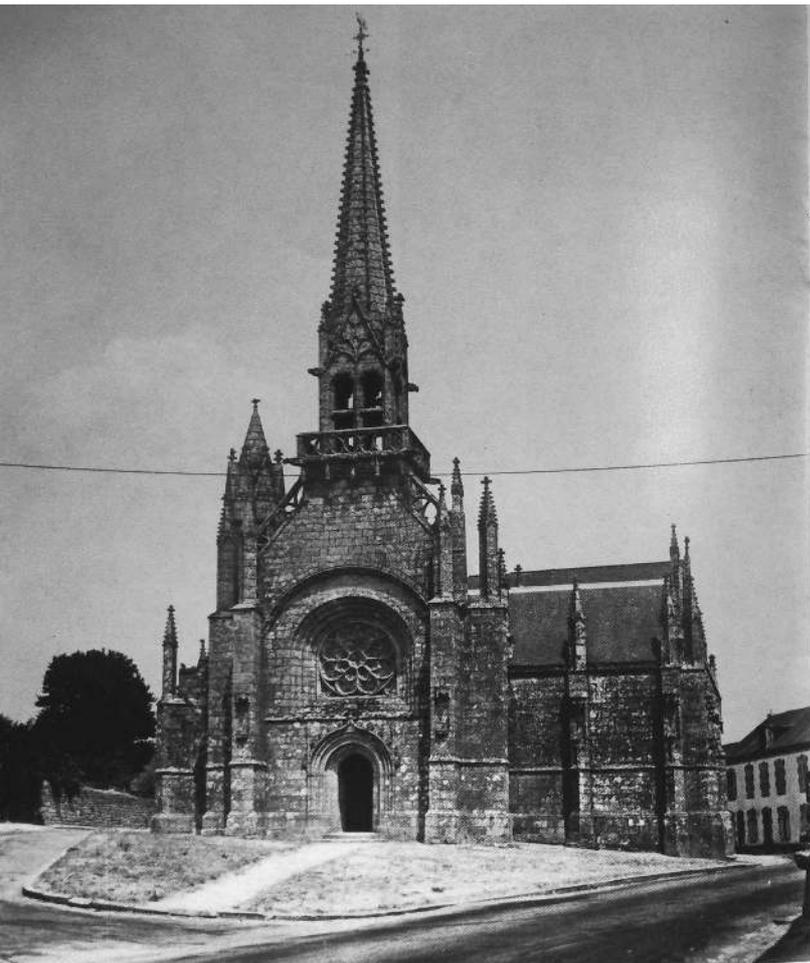


...et le porche des femmes

trop massive. Tout au sommet un ange en relief soutenait sans doute le blason à neuf mâcles ou bien, comme à Saint-Fiacre, celui de Bretagne.

UNE FAÇADE TOUTE EN DENTELLE

En s'avancant vers la petite place, on découvre l'église dans toute sa beauté. Au-dessus de la façade, ciselée comme une châsse, s'élève une forêt de clochetons fleuris que domine la fine aiguille du clocher.



L'harmonie des masses et des lignes

Aux trois travées du chœur correspondent deux fenêtres flamboyantes et le joli porche des hommes, qui s'ouvre en une arcade à peine brisée, toute festonnée d'arceaux trilobés. Le fleuron de son accolade se perd dans la balustrade qui règne à la base du toit et d'où jaillissent des gargouilles animales. Deux portes jumelles, en arc brisé, donnent accès à l'église et le trumeau qui les sépare est chargé d'un bénitier dont le dais sert de socle à une niche adossée au tympan. Elle abrite une statue en granit de Sainte Catherine. Tout cet ensemble est contenu dans une grande arcade brisée dont les voussures sont tapissées de feuilles de vigne. Dans les murs latéraux s'encastrent des culs-de-lampe sculptés et celui de l'ouest supporte encore un Saint Antoine en granit. Appuyé sur son bâton monacal, le vieil ermite se tient debout sur un brasier qui symbolise à la fois le « mal des ardents » et les flammes de l'Enfer contre lesquels on l'invoquait. Devant lui, un cochon, son inséparable compagnon.

Au pignon du transept s'épanouit une magnifique rose à huit pétales, assez exceptionnelle dans l'architecture morbihannaise. Sa garniture de quatre feuilles et de flammes trilobées associe formes rayonnantes et formes flamboyantes. Plus haut, une accolade abritait un blason que sa situation élevée n'a pas mis à l'abri du marteau des vandales.

Plus solennel encore que le porche des hommes, celui des femmes s'avance en une double travée. Les contreforts saillants qui l'étaient masquent une bonne partie du mur de la basse nef et ils sont ornés, comme à Saint-Fiacre, de niches maintenant vides. Un linteau droit divise en deux parties la grande baie dont l'arc en tiers-point est segmenté comme en plusieurs autres ouvertures : au bas, une arcade en plein-cintre, en haut, un tympan à jour. Le riche décor de feuillage qui pare les ébrasements s'étale partout à l'intérieur du porche voûté d'ogives. Au-dessus du banc de pierre, douze niches meublent les murs latéraux, portées sur de hauts pedestaux et couronnées de dais pyramidaux. Partout foisonnent arcatures trilobées et accolades fleuronées. Les statues, en pierre tendre, des apôtres qui les habitent viennent d'être restaurées. La sculpture se fait encore plus hardie, plus mouvementée autour du portail qui introduit à l'église au point que les sarments se détachent parfois des gorges. Jamais on n'avait déployé autant de virtuosité pour fouiller un granit bien plus rebelle au ciseau que le ker-santon.

L'ELAN DU CLOCHER

Aspirée par le mouvement vertical des contreforts et du clocher, la façade occidentale paraît un peu étriquée. Au bas, une simple accolade ennoblit la petite porte en tiers-point, quelque peu écrasée par la rose ouverte dans une profonde arcade en plein-cintre.

Pour asseoir, au sommet du pignon, la tour carrée, il a fallu jeter une plate-forme sur des arceaux en encorbellement. La balustrade à mouchettes se marie avec celles qui couronnent les rampants d'une dentelle arachnéenne. Au-dessus de la chambre des cloches, ouverte à tous les vents, entre des gables et des pinacles ornés, s'élance la flèche aiguë, hérissée de crochets tout au long de ses arêtes. Frappée par la foudre, elle a été reconstruite en 1878.

Au nord, une tourelle polygonale, dont la courte flèche émerge au-dessus d'une couronne de gables triangulaires, conduit un escalier jusqu'aux degrés qui escaladent l'arête du pignon.

Gracieuse et modeste, cette façade ne cherche pas à en imposer ; elle se borne à signaler l'église en invitant discrètement à y pénétrer.

LE VAISSEAU INTÉRIEUR

De prime abord, on est surpris par la sobriété du décor intérieur composé de nervures et de colonnettes, à peine interrompues par de discrets chapiteaux ou des culs-de-lampe dissimulés dans les angles. A y regarder de plus près, on constate qu'une subtile dissymétrie s'impose dans toute l'église.

La courte nef comporte trois travées. Elle est séparée de son unique bas-côté par des arcades en tiers-point dont les tores multiples sont reçus sur autant de colonnettes qui forment faisceau autour des piles. Aux deux fenêtres du midi correspondent, au nord, des surfaces aveugles et, vis-à-vis de la porte, dans l'oculus qui éclaire le bas-côté, les mouchettes sont animées d'un mouvement de rotation comme le triskel celtique.

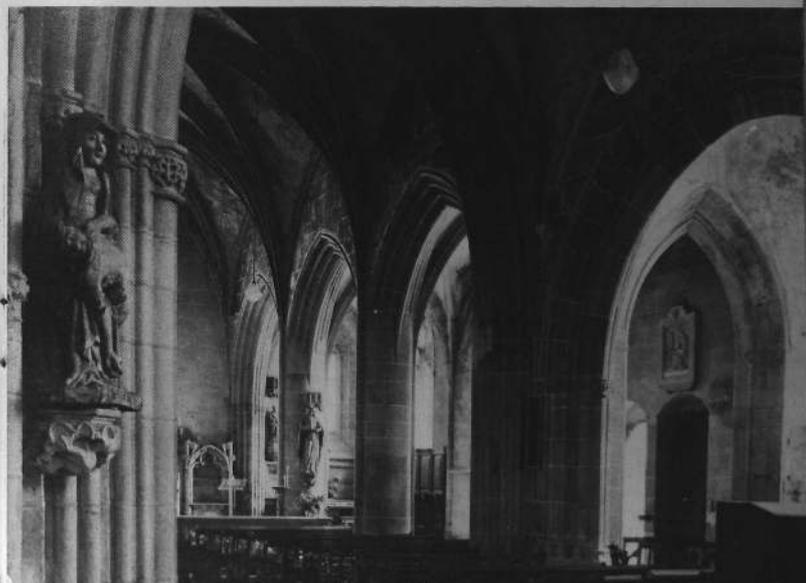
La nef débouche sur le transept par un arc triomphal très ample que barrait autrefois une clôture puisque deux autels sont accolés aux piliers. Au carré du transept les arcades latérales s'ouvrent en plein-cintre mais celle qui donne sur le chœur dessine une lancette, moins aiguë cependant que dans les bas-côtés. A la grande rose du croisillon méridional s'oppose une fenêtre en arc brisé dans celui du nord. Tous ces contrastes ne sont pas de pur hasard : il faut y voir une recherche délibérée.

Le chœur se distingue encore davantage, non seulement par sa structure : il est doté de deux collatéraux, mais encore par le profil des piles cylindriques où se perdent les nervures de la voûte, à l'exception du doubleau que prolonge une colonnette adjacente. On est en présence d'un changement de style dans les colonnes intermédiaires mais aussi dans la voûte.

Là encore, on remarquera que les fenêtres du sud sont plus grandes que celles du nord et, en face du portail des hommes, austère à l'intérieur, la porte de la sacristie s'orne d'une belle accolade.

Des voûtes de pierre couvrent l'édifice tout entier : porches, nef, transept, chœur, bas-côtés et cela suffirait déjà à mettre l'église de Kernasclédén à part des autres monuments de la même époque puisque la charpente demeurerait apparente jusque dans la cathédrale de Vannes. Simple au-dessus de la nef et du transept, la croisée d'ogives se complique, dans le chœur, de liernes qui partagent chaque voûtain en huit compartiments. Des motifs géométriques encadrent les clés plates. Finalement toutes les composantes de l'édifice s'harmonisent parfaitement pour lui donner un air d'élégance raffinée.

Un vaisseau sobre d'une savante dissymétrie



LE MOBILIER

Si l'architecture de l'église nous a été conservée à peu près intacte, il n'en va pas de même du mobilier qui a beaucoup souffert du temps et surtout des hommes. Et pourtant il avait été conçu pour s'accorder avec elle.

DES AUTELS DE GRANIT

L'église ne comptait pas moins de sept autels de granit. Le plus monumental, adossé au chevet, fut déposé, sans doute au XVIII^e siècle, pour faire place à un autre avancé dans le chœur. Au milieu du siècle dernier, ses éléments gisaient, abandonnés dans la nef. Fort heureusement, on en avait conservé plusieurs autres et notamment celui du croisillon nord qui a permis de réaliser une excellente restauration. La table, longue de trois mètres et décorée de pampres touffus et frisés tout au long de sa bordure extérieure, a été remplacée sous la fenêtre axiale. Le massif rectangulaire qui la supporte s'orne d'arcatures flamboyantes. Le même décor se retrouve dans tous les autres autels, avec moins d'opulence. Dans les chapelles latérales du chœur, ils comportent en outre un retable de granit qui primitivement devait être peint.

Tous sont desservis par de belles piscines découpées en arcs trilobés et accompagnées de pilastres et de fleurons. Celle du maître-autel l'emporte sur les autres par ses dimensions et la richesse de son ornementation. Malheureusement elle a perdu le sommet du gable qui la couronnait.

LA STATUAIRE DE PIERRE ET DE BOIS

De l'autre côté de l'autel s'élève la niche encore plus monumentale de Notre-Dame de Kernasclédén dont le piedestal, les bordures et le dais sont enrichis de broderies de pierre et gardent des restes de polychromie. Taillée elle-même dans le granit, la statue de Notre-Dame esquisse un sourire. Légèrement cambrée, la taille remontée par une ceinture, elle n'en demeure pas moins majestueuse, sous sa couronne, dans son manteau sobrement mais élégamment drapé. De la main droite, elle tient un fleur de lys et porte sur son bras gauche l'Enfant Jésus qui, comme à Riom, s'amuse avec un oiseau.

A l'entrée du sanctuaire, sous de beaux dais sculptés accrochés aux colonnes, on voit encore les statues de bois de saint Sébastien, le corps troué de flèches, qu'on invoque pour le soulagement des douleurs, et de sainte Anne lisant les Ecritures. La mère de la Vierge se trouve ainsi séparée de saint Joachim, son époux, resté dans le collatéral nord. Dans la nef, à gauche de l'arc triomphal, on ne manque jamais d'être

ému par la Pietà où la Vierge, raidie dans sa douleur, tient sur ses genoux le corps inerte de son Fils. Les autres statues de bois : une Trinité largement restaurée et un énigmatique saint Délivrant présentent moins d'intérêt.

On conserve encore un Saint Sébastien mutilé et, il y a cent ans, on voyait dans l'église, les statues en granit de Saint Michel terrassant le dragon et de Saint Laurent avec son gril. Celles du porche des femmes avaient déjà disparu et leur perte nous laisse beaucoup de regrets car Kernasclédén possédait alors une des meilleures séries de la statuaire du XV^e siècle. Ce qui nous en reste nous permet d'affirmer que les artistes qui y travaillèrent étaient aussi habiles à tailler les images qu'à ciseler les redents des mouchettes, les courbes des accolades, les pampres des voussures et les feuillages des socles et des chapiteaux.

Joie...



...et douleur de Notre-Dame

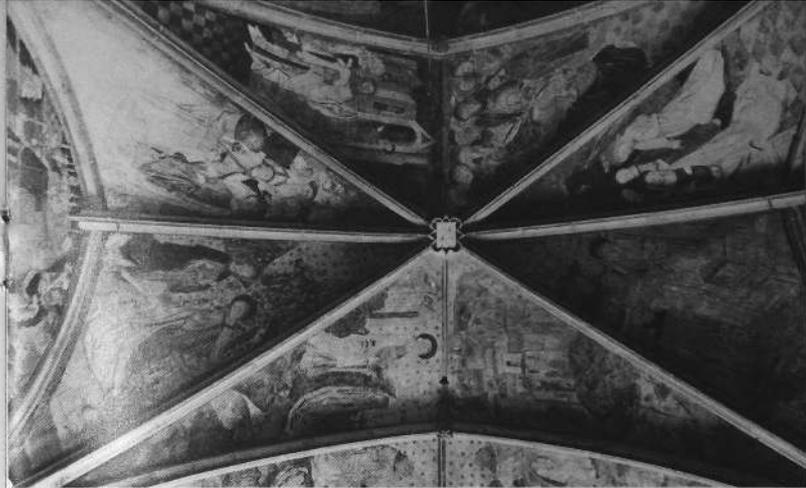


D'ADMIRABLES FRESQUES DU XV^e SIECLE

Moins favorisée que Saint-Fiacre, Notre-Dame de Kernasclédén a perdu sa parure de vitraux. Déjà, au siècle dernier, il n'en restait plus que des fragments insignifiants. Par bonheur, on ne s'est pas avisé de les remplacer et la lumière des verres blancs permet de mieux apprécier les fresques qui revêtent les voûtes et les murs. Le peintre Maurice Denis estime que nous avons là « un des ensembles les plus complets, les mieux conservés et les plus caractéristiques de la vieille peinture française ».

LA VIE DE LA VIERGE

Ces fresques se répartissent en quatre séries fort remarquables. Les vingt-quatre compartiments de la voûte du chœur racontent l'histoire de la Vierge Marie selon les Evangiles apocryphes. Cela nous vaut plusieurs scènes relatives à Sainte Anne et à Saint Joachim et les images de la Dormition, des Funérailles, de l'Assomption et du Couronnement de la Vierge, avec l'épisode de sa ceinture recueillie par Saint Thomas et des détails curieux comme celui des mains des Juifs restées atta-

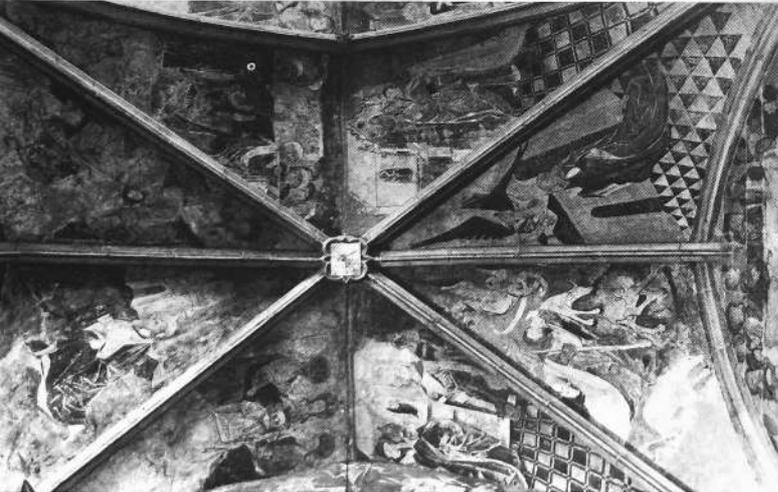


Deuxième travée

L'histoire de Marie dans les fresques de la voûte.

Première travée

Troisième travée



chées à son cerucuil pour avoir cherché à s'en saisir. Mieux qu'une description détaillée, un plan d'ensemble de ces compositions permettra de les identifier (cf. page 2).

Le cadre triangulaire dans lequel elles s'inscrivent nécessairement s'avérait particulièrement ingrat mais l'artiste a su vaincre la difficulté et meubler les surfaces étirées : il n'est que de voir, au troisième voûtain du nord, comment l'ange de l'apparition à sainte Anne loge ses ailes dans l'écoinçon du haut. Le peintre anonyme excelle aussi bien à décrire les scènes brutales du massacre des saints Innocents que celles où triomphe la grâce féminine : la Rencontre de la Porte Dorée ou le Mariage de la Vierge. Les costumes sont du XV^e siècle comme le décor des architectures religieuses ou militaires et le damier multicolore des carrelages. Au dire de Maurice Denis, « le dessin est souple, élégant, distingué, sans trop de sécheresse », peut-être un tantinet maniéré. En dépit d'une tonalité d'ensemble un peu sourde, « les coloris sont variés et distribués avec un goût admirable... et quelle sensibilité ! »

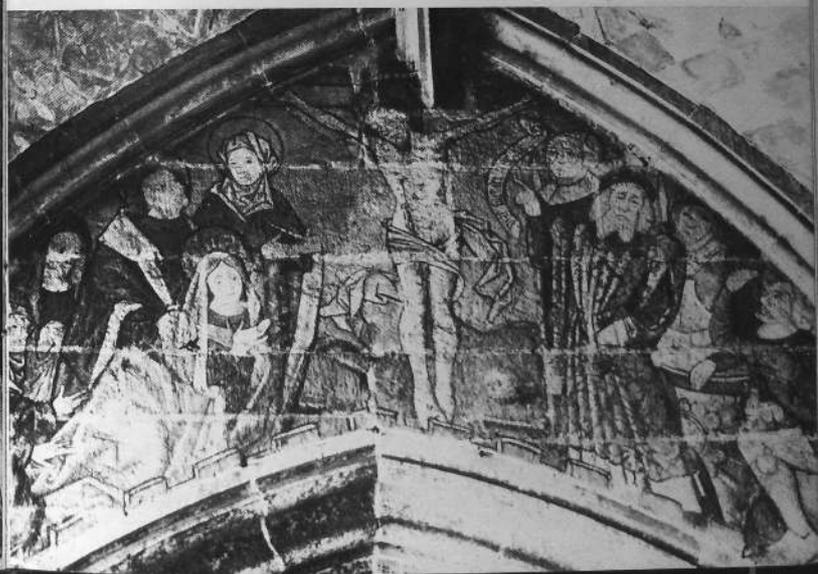
La prière de saint Jochim (détail des fresques de la voûte)



LES SCÈNES DE LA PASSION

Toujours dans le chœur, se développe une autre suite de sept sujets sur les tympans qui dominent les arcades. Ici sont représentés les principaux épisodes de la Passion du Sauveur et sa Résurrection, au-dessus de l'arc du transept, face à l'autel. Visiblement nous avons affaire à une autre main : la palette est différente et la couleur s'applique directement sur la pierre.

Maurice Denis appréciait moins ces peintures, peut-être un peu trop réalistes à son goût. Cependant le dessin reste très sûr, les visages sont souvent expressifs et la composition très habile. Qu'on en juge par les scènes de l'Arrestation de Jésus ou de sa Crucifixion ! Dans cette dernière, les personnages se répartissent de part et d'autre de la Croix : à droite le groupe de la Vierge qui, calme et consentante, croise les mains sur la poitrine, à gauche celui du Centurion, dans un magnifique vêtement de cour, le doigt pointé vers le Christ pour affirmer sa divinité.



LE PARADIS DES ANGES

Une huitième scène, celle de l'Ascension, figure dans le croisillon nord où elle voisine avec les anges chantres et musiciens qui déploient leurs ailes ocellées dans les quatre compartiments de la voûte. A leur sujet Maurice Denis devient lyrique : « Huit anges vêtus de robes lilas, rose, vert, jaune, auréolés de vert émeraude, chantent en s'accompagnant d'instruments : viole, harpe, tympanon ; quelques-uns déroulent des cahiers où le chant est écrit en belle gothique et noté en notation carrée. La couleur est toute en rapports de blancs, et quels blancs savoureux ! avec deux ou trois valeurs fermes parmi les nuances. Dans les visages délicieusement blonds, encadrés d'une abondante chevelure, dessinés avec art, les yeux ont une importance toute française... La grâce des formes, la souplesse des draperies ne se peuvent décrire. Point de plis cassés, point de détails inutiles... Les ailes des anges, chargées d'ornements, contrastent à souhait avec la simplicité des figures. Est-ce de Memmi, est-ce d'Ontamaro, ces anges-femmes qui s'alanguissent dans ces longues robes pâles ? »

« Le paradis peint »



LA DANSE MACABRE ET L'ENFER

C'est un tout autre spectacle qui s'impose dans le croisillon sud. Aussi bien ne s'agit-il plus des félicités célestes mais des terreurs de la mort et des supplices de l'enfer. Péniblement dégagées, au début du siècle, du badigeon qui les recouvrait, les scènes ne sont devenues lisibles qu'en appuyant les cornes noirs qui se détachent sur les fonds jaunes ou bruns quand ils n'ont pas été dévorés par l'humidité.

Le thème de la Danse macabre a été popularisé par la gravure, au XV^e siècle. C'est une sarabande où le mort entraîne le vif et qui montre toutes les catégories sociales soumises à un égal destin. Des vingt fresques connues en France, la plus ancienne, celle du cimetière des Innocents, à Paris, datait de 1425. Elle a disparu comme la plupart des autres. La Bretagne a le privilège d'en posséder un exemplaire à peu près intact à Kernaria-an-Iskuit en Plouha (C.-du-N.) et les fragments sauvegardés de Kernascléden.

Au départ, contre le mur du pignon, du haut de sa chaire, le prédicateur, un moine, parle de la mort et, à ses pieds, un squelette sonne la trompette du jugement. Le cortège macabre s'avance, squelette et vivant couplés, avec, en tête, le Pape, l'Empereur, le Roi, le Cardinal reconnaissable à son vêtement rouge, puis les personnages s'estompent. On devine encore un gentilhomme, le financier qui étire sa bourse, la robe noire d'un magistrat ou d'un prêtre et les chevilles enveloppées de chiffons du paysan ou du mendiant. Une inscription en caractères gothiques, qui n'a pas encore été déchiffrée, commente le funèbre défilé.

Au-dessus, sur le mur oriental, s'étale une vaste composition, plus réaliste encore. C'est une image de l'Enfer, tel qu'il avait été décrit dans la « Vision de Saint Paul » et repris dans le « Voyage de saint Brendan » et la « Vision de Tungdal le guerrier ». On reconnaît, à gauche, la potence dressée au-dessus du puits de l'abîme, figuré peut-être par le chaudron où s'entassent les damnés. Dans une cuve, beaucoup plus grande, d'autres sont maintenus prisonniers par un affreux diable à longues cornes, armé d'une fourche. De là s'élève l'arbre sec, dont les branches sont autant d'épines acérées où les damnés sont empalés par toutes les parties du corps, tandis que des diables grimaçants s'affairent à les lacérer avec des crocs de fer. Un dernier supplice est propre à Kernascléden : c'est un tonneau où sont enfermés sans doute les ivrognes et que les démons font tourner à l'aide de manivelles. Horrible jusqu'à donner le frisson, la vision est véritablement dantesque.

En Bretagne, le climat ne favorise guère la bonne conservation des peintures murales et, de surcroît, la plupart ont été badigeonnées à la chaux. On n'en est que plus heureux de pouvoir admirer à Kernascléden cet ensemble d'images, longtemps méconnues et négligées et qui, maintenant, sont reproduites, en partie, au Musée des monuments français de Paris.

L'Enfer « où damnés sont boullus »



Le Cardinal dans la Danse macabre

LA DÉVOTION A NOTRE-DAME

SOUS L'ANCIEN RÉGIME

La belle chapelle de Notre-Dame de Kernascléden était fréquentée par de nombreux pèlerins. Pour accroître encore son importance et lui procurer de nouvelles ressources, Louis V de Rohan-Guéméné obtint de François I^{er}, en 1530, le droit de tenir marché à Kernascléden, chaque samedi, et des foires quatre fois par an : le 5 avril, le 4 mai, le 7 septembre et le 4 octobre. Ce mouvement commercial entraîna la construction, au sud de la chapelle, d'une halle de 63 pieds de longueur et 13 de largeur et de quelques boutiques. Ainsi naquit une petite agglomération. En 1748, pour empêcher de nouvelles inhumations dans la chapelle, l'évêque de Vannes prescrivit la création d'un cimetière qui fut établi « au levant, clos et cerné d'un mur ». Au siècle dernier, il s'y trouvait encore, dominé par une petite croix où figuraient, sous un auvent, le Christ, la Vierge et saint Jean. Depuis la fin du XVIII^e siècle, la chapelle était devenue pratiquement tréviale puisqu'elle possédait ses propres registres de sépultures.

Le recteur Guillaume Caradec (1733-1757), qui s'intéressait beaucoup à sa chapelle de la Vierge, nous apprend qu'elle était le siège d'une confrérie et que le pape Urbain VIII (1621-1623) avait octroyé une indulgence en sa faveur. Un cantique breton fut composé pour célébrer cet événement. Ce prêtre avait la dévotion des reliques et, le 20 novembre 1735, une procession solennelle conduisit du presbytère de Saint-Caradec à la chapelle de Kernascléden, « une portion du voile de la Sainte Vierge et des reliques de Sainte Marie-Madeleine ».

Selon l'aveu de 1787, la chapelle avait pour titulaire l'Immaculée Conception et pourtant le pardon se tenait le 15 août. Les cérémonies religieuses se doublaient d'une fête populaire et l'évêque, au cours de sa visite pastorale de 1748, dut interdire au trésorier de la fabrique d'utiliser les deniers de la chapelle à des dépenses profanes telles que « gages de lutteurs, frais de sonneurs et soules ». C'est là preuve qu'à cette occasion on faisait appel au biniou et à la bombârde, on organisait des luttes bretonnes et on lançait la soule, sport favori de l'époque.

APRÈS LA RÉVOLUTION

Telle est la force des traditions en Bretagne que même des commotions aussi violentes que la Révolution de 1789 ne parviennent pas à les déraciner. Le patronage des Rohan avait disparu et leurs armes les plus voyantes avaient été martelées mais les pardons recommencent de plus belle. Dans « l'Histoire de la Sainte Vierge en France » écrite vers le milieu du XIX^e siècle, il est dit que « la chapelle de Kernascléden est une des plus fréquentées du diocèse, tant à cause des foires qui se tiennent, tous les mois, en ce lieu, qu'à cause du pèlerinage qui s'y pratique depuis le XV^e siècle ».

On y célébrait les offices paroissiaux à toutes les fêtes de la Vierge et, le dimanche, toutes les trois semaines. La fête patronale avait toujours lieu le 15 août. Elle commençait, la veille, avec les premières vêpres solennelles. Le lendemain, fifres et tambours scandaient les chants de la grand-messe et des vêpres. L'assemblée, venue de toute la contrée, ne manquait pas de pittoresque. « L'église, écrit Guillotin de Corson, était pleine de Bretons portant le costume national : braies de toile blanche avec guêtres noires, gilet et courte veste de laine, également blanche, tissée dans les villages, garnie par le haut d'un large velours noir et ornée de manchettes de même velours, ceinture de cuir noir retenue par une grande boucle de cuivre, large chapeau à longs velours. Quelques-uns portent le même costume en drap noir et velours assorti. Les femmes ont une coiffe blanche et une col-

lerette qui leur sont particulières mais plusieurs d'entre elles, parmi les vieilles, conservent le capot noir bordé de velours et doublé de laine rouge, en usage dans le pays de Pontivy ».

Les offrandes tombaient abondantes, non seulement en espèces, mais en grain, en chanvre, lin, anneaux, vêtements et autres objets qui étaient vendus, le dimanche suivant, au profit de la chapelle. Des paysans offraient même des têtes de bétail ou bien tout ou partie du profit qu'ils en retiraient.

La procession se rendait à la fontaine qui avait la réputation de procurer des forces aux enfants lents à marcher et les pétards éclataient bruyamment quand s'embrasait le feu de joie. C'était un des grands pardons du pays « pourlet ».

Le pèlerinage a décliné et perdu beaucoup de sa solennité mais la dévotion à Notre-Dame continue toujours dans la chapelle devenue maintenant église paroissiale. Kernascléden restera le plus beau fleuron de la splendide couronne que l'Église de Vannes, au long des âges a ciselée en l'honneur de la Vierge Marie.

♦♦

La grande nouveauté, c'est l'afflux des touristes qui défilent tout au long des mois d'été. Ils ne s'en vont pas déçus car dans cette petite église ils découvrent comme une synthèse de tout ce qu'il y a de plus accompli dans l'art breton. Ainsi que l'écrit excellemment A. de la Borderie, « ce qui donne surtout au monument son caractère et son charme, c'est l'ornementation. Nulle part on ne l'a épargnée : on a su toutefois mettre assez de mesure pour garder cette libéralité de tourner en surcharge. Fenêtres, portes, contreforts, flèche, voûtes, piliers, crédences, extérieur et intérieur, on a voulu que tout fut décoré mais partout, dans cette décoration, on sent le soin, l'étude, tout le fini et toute la correction dont était capable l'art du XV^e siècle s'exerçant sur un granit rebelle. Rien de plus élégant et de plus puissant comme effet que les dispositions rayonnantes du XIV^e siècle unies aux formes flamboyantes du XV^e siècle, dans les moulures qui remplissent la rose de la façade occidentale, la rose du transept sud et le tympan de la grande fenêtre du chevet. Nulle part le granit n'a été mieux découpé refouillé, ciselé, dentelé et festonné que dans les deux porches de la façade sud. Et je ne crois pas que l'on trouve beaucoup de fresques de même date plus satisfaisantes, sous le rapport du dessin et en particulier de l'élégance des draperies, que celles qui tapissent les voûtes du chœur et du transept nord ».

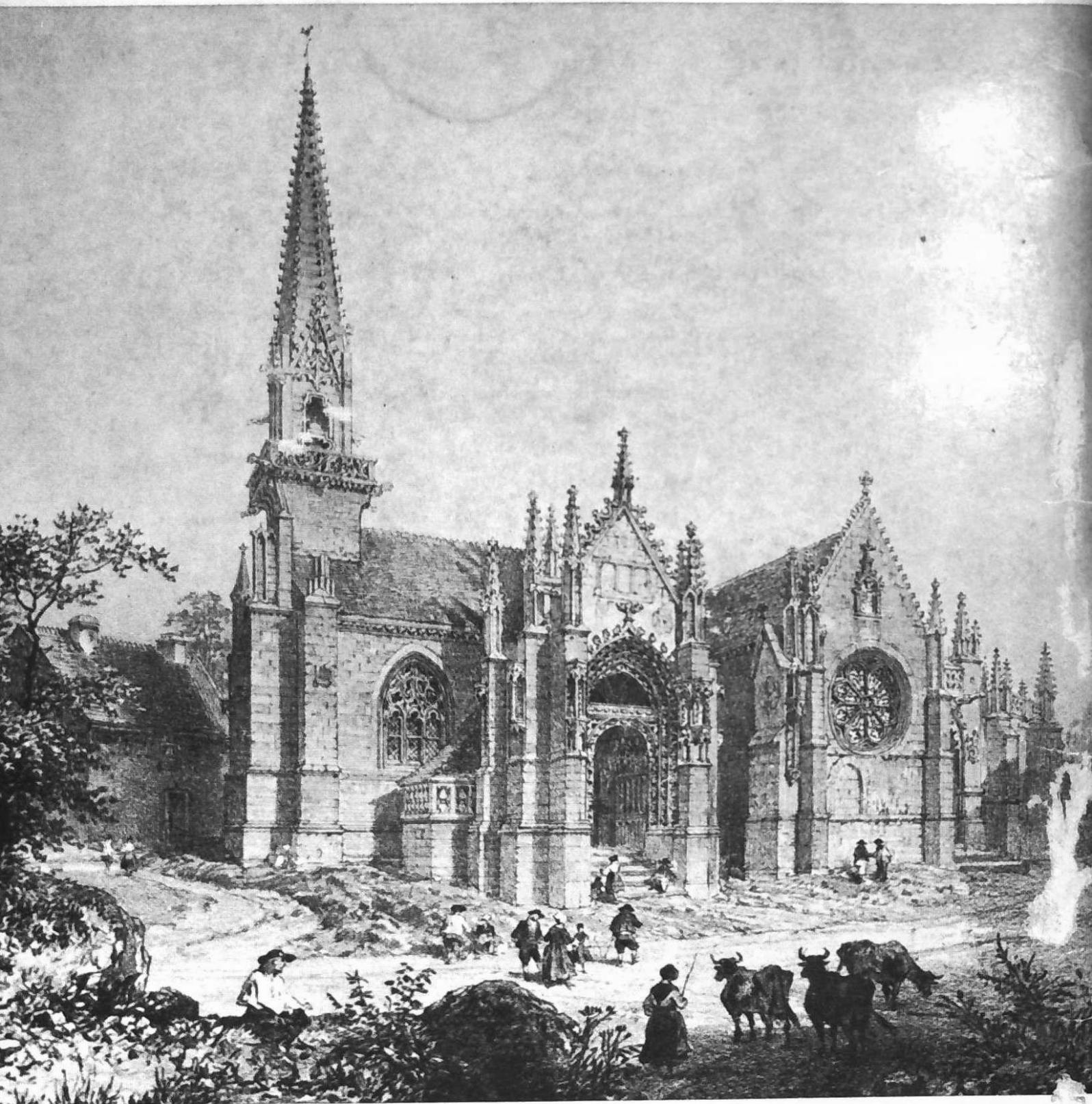
La Borderie ne connaissait pas celles de la chapelle méridionale qui apportent encore un nouvel élément d'intérêt et font qu'à Kernascléden se trouve parfaitement illustrée la ballade où Villon faisait dire à sa mère :

*Au moultier vois dont suis paroissienne
Paradis peint où sont harpes et luths
Et un enfer où damnés sont boullus.
L'un me fait peur et l'autre joie et liesse.*

Cette plaquette avec texte de J. Danigo et photographies de Dominique Le Doaré, a été achevée d'imprimer le 6 Décembre 1976, sur les presses de l'Imprimerie Cornouaillaise, à Quimper

BIBLIOGRAPHIE

- MORICE (Dom) — Mémoires pour servir de preuves à l'Histoire de Bretagne, P, 1742 - 1746 - Tome II, col. 1227.
- CAYOT-DELANDRE — Le Morbihan, son histoire, ses monuments. Vannes, 1847, p. 433.
- LA BORDERIE (A. de) — Notice sur la chapelle de Kernascléden dans Mélanges d'Histoire et d'Archéologie bretonnes, 1856, 2.1, p. 209 — et sous le pseudonyme DEN-COZ dans Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou, 1889, 2^e sem. p. 280,87.
- ROSENZWEIG (L) — Répertoire archéologique du Morbihan, P, 1863, col. 106.
- CURE DE SAINT-SULPICE — Notre-Dame en France ou Histoire de la Sainte Vierge en France - P, 1864, P, IV, p. 582-583.
- COURCY (P. de) — De Nantes à Brest. P, 1865, p. 227.
- ROSENZWEIG et ESTIENNE — Inventaire sommaire des Archives départementales du Morbihan - Tome V, série E, suppl. 2^e phe - Vannes, 1888, P. 66.
- LUCO (Abbé) — Pouillé historique de l'ancien diocèse de Vannes, 2^e édit. 1908) - Art. Saint-Caradec - Trégomel.
- LE MENE (Abbé) — Histoire archéologique, féodale et religieuse des paroisses du diocèse de Vannes. Vannes, 1894, 2 vol.
- GUILLOTIN DE CORSON (Abbé) — Les pardons et pèlerinages de Basse-Bretagne - Diocèse de Vannes. Rennes, 1898, p. 275-282.
- DENIS (M) — Un chef-d'œuvre inconnu de la peinture française au XV^e siècle. Notice publiée dans l'Occident (Juin 1904) et reprise dans Théories (1890-1910) - P, 1912, p. 125.
- LEFEVRE-PONTALIS — Chapelle de Kernascléden dans Congrès archéologique de France. Brest-Vannes, 1914, P, 1919.
- HALGOUET (H. du) — Le Guemené. St-Brieuc, 1926.
- DUHEM (M.) — Les Eglises de France. Morbihan. P, 1932.
- WAQUET (H.) — L'art breton. Grenoble, 1942, Tome I, p. 77-85.
- GUÉGUEN (Abbé) — Kernascléden. Guide du visiteur. Priziac, 1947.
- DESCHAMPS (P.) — Notre-Dame de Kernascléden dans Congrès Archéologique de France - 1957. Cornouaille, Orléans, 1957, p. 99-113.
- DANIGO (J.) — Kernascléden dans « Du Blavet à l'Ellé ». Vannes, 1958, p. 15-19.
- DANIGO (J.) — Kernascléden dans « Dictionnaire des Eglises de France - Bretagne », P, 1968.
- BERTHOU (D.) — L'iconographie de la Danse macabre et les fresques de Kernascléden (thèse de maîtrise ronéotypée) - Brest 1970.



Lithographie de Benoist
in la Bretagne contemporaine

Editions JOS Le Doaré - Châteaulin (Finistère).